

**MYTHE ET POLITIQUE  
DANS LA PREMIÈRE ÉDITION  
DE *DENIER DU RÊVE* :  
GABRIELE D'ANNUNZIO ARCHÉTYPE  
DE LA MYTHOGRAPHIE FASCISTE**

par Maria Rosa CHIAPPARO (Caen)

Comme on le sait, la première version de *Denier du rêve* a été ébauchée vers 1932 en Italie<sup>1</sup>, en plein régime mussolinien, bien que les premiers jalons de l'œuvre remontent à 1922, lors du premier voyage en Italie de Marguerite Yourcenar<sup>2</sup>. L'œuvre évoque l'atmosphère de la Rome fasciste, non seulement parce qu'elle traite d'un sujet situé dans l'Italie de l'an XI de l'ère fasciste, mais surtout parce qu'elle est née comme une réaction à la mise en place de la dictature. À cet égard, la critique a longuement débattu sur l'apport du mythe et du réel dans l'élaboration de *Denier du rêve*, et donc dans l'analyse du fascisme italien que Yourcenar nous propose dès 1934, privilégiant la dimension symbolique plutôt que la dimension politique, tout en négligeant les renvois à la réalité présents dès la première version du roman.

Notre intention va dans le sens inverse. Nous voulons montrer que c'est justement la composante mythique qui confère un fort sens

---

<sup>1</sup> La première édition de *Denier du rêve* sort chez Grasset en 1934. Yourcenar décide de republier l'ouvrage chez Plon en 1959 et à cette occasion, elle apporte des corrections considérables au texte originaire. En 1971, elle adapte le roman pour le théâtre, adaptation qui sort chez Gallimard, avec le titre de *Rendre à César*.

<sup>2</sup> Yourcenar apprend toute jeune l'italien en lisant directement en langue originale des chefs-d'œuvre de la littérature italienne. Elle commence ensuite à voyager en Italie : entre 1922, date de son premier voyage en Italie du Nord, et 1939, elle séjourna plusieurs fois et pour de longues périodes dans la péninsule. Cela lui permit d'avoir une connaissance directe du pays, de la vie sociale et culturelle, et non seulement de la politique, ayant même l'occasion d'assister à des événements d'une grande importance pour l'histoire de l'Italie, comme la marche sur Rome. Elle-même définit les années précédant son départ pour les États-Unis « ma période grecque et italienne » (*YO*, éd. du Livre de Poche, p. 36). Pour plus de précisions, voir Marguerite YOURCENAR, « Chronologie », dans *OR*, p. XIII-XXI ; Josiane SAVIGNEAU, *Marguerite Yourcenar*, Gallimard, 1990, p. 75 ; Françoise BONALI FIQUET, « Voyage et écriture. La découverte de l'Italie dans les années de l'entre-deux-guerres », dans *Fragments d'un album italien*, Parma, Battei, 1999, p. 9-23.

politique à l'œuvre, plus que les précisions historiques apportées postérieurement, utiles essentiellement à contextualiser l'histoire plus qu'à renforcer la critique du fascisme. Car si dans la version de 1934 Yourcenar insiste sur l'élément mythique<sup>3</sup>, il est vrai qu'elle s'en sert comme d'un filtre à travers lequel observer la réalité et l'histoire contemporaines. De cette manière, elle crée un effet de dépaysement permettant de dévoiler les aspects les plus sournois de la dictature<sup>4</sup>.

La présence de la figure du poète italien Gabriele D'Annunzio dans l'édition de 1934 de *Denier du rêve*, le seul personnage à être identifié dans le roman par son propre nom, est à cet égard emblématique. Dans la reconstruction allégorique de cette esquisse de la Rome du début du siècle, Yourcenar ne manque pas de saisir l'influence exercée sur la masse par les nouveaux mythes nationaux, auxquels appartient D'Annunzio, mythes exploités pour favoriser une morale du sacrifice et de l'abnégation dans le culte de la nation<sup>5</sup>.

Dans la première version de *Denier du rêve*, Yourcenar introduit le personnage de D'Annunzio dans les réminiscences romaines du vieux peintre Clément Roux, souvenirs évoqués lors de la conversation avec Massimo, le jeune espion slave :

Penses-tu ! Ils sont propres, mes souvenirs... Ceux du temps de Villa Médicis : je me révoltais contre l'art officiel [...]. J'ai habité pendant trois mois une trattoria dans le vicolo delle Fiamme... On l'a démolie, passons, c'est pas à cette patère-là que je pourrais accrocher mon ombre, si jamais je me l'enlevais des pieds... Ceux du temps de Sabine Bagration... (Tiens, une compatriote à toi !) et la villa qu'elle avait louée à Frascati, et d'Annunzio qui venait lire des vers, et le portrait que j'avais fait d'elle, nue, jaune, longue à n'en pas finir, avec son nez camus, ses pommettes hautes, et son pékinois sur ses genoux, et l'odeur fade, douce, un peu stagnante du temps d'avant-guerre, et le soir où elle m'a tiré dessus, parce que je la désirais trop, et le matin où

---

<sup>3</sup> En parlant de la composition de la première version de *Denier du rêve*, elle affirme que : « À cette époque-là ma métaphysique s'exprimait par la recherche du mythe [...]. Le mythe était pour moi une approche de l'absolu. Pour tâcher de découvrir sous l'être humain ce qu'il y a en lui de durable, ou, si vous voulez, un grand mot, d'éternel » (YO, p. 87).

<sup>4</sup> J'ai déjà abordé ce sujet dans une étude précédente (« *Denier du rêve* et la démystification de la Rome fasciste », *Bulletin de la SIEY*, n° 24, décembre 2003, p. 29-48), à laquelle je me permets de renvoyer.

<sup>5</sup> Sur ce sujet, voir Erasmo LESO, « Momenti di storia del linguaggio politico », in *Storia della lingua italiana*, Luca SERIANNI et Pietro TRIFONE (éds), Torino, Einaudi, 1994, vol. II, p. 703-755 ; Hans Ulrich GUMBRECHT, « I Redentori della Vittoria : on Fiume's place in the genealogy of fascism », *Journal of Contemporary History*, 31, n° 2, mars-avril 1996, p. 253-272 ; *Der Dichter als Kommandant : D'Annunzio erobert Fiume*, Hans Ulrich GUMBRECHT (éd.), München, Fink, 1996.